

Au bout de l'exil la renaissance

Autor(en): **Chauvy, Laurence**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actio humana : l'aventure humaine**

Band (Jahr): **99 (1990)**

Heft 2

PDF erstellt am: **21.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-682359>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

AU BOUT DE L'EXIL LA RENAISSANCE



Faire le deuil de son pays ou faire le deuil d'une personne, le processus est similaire. On ne peut pas liquider purement et simplement son passé. Il représente une partie de soi qu'il faut accepter. La survie est au prix de ce deuil. Mais le cas des émigrés est particulier: la personne qui meurt et celle qui survit est la même. Histoire d'un réfugié.

Selon l'Argentin Carlos Chiappero, réfugié politique établi depuis une douzaine d'années à Genève, où il dirige aujourd'hui un organisme d'aide aux requérants d'asile, la douleur de l'exil engendre trois types de comportement. «Certaines personnes ne supportent pas la rupture; dès qu'elles le peuvent, elles rentrent dans leur pays. D'autres restent déchirées; elles révèlent deux identités, qu'elles entretiennent au fil de voyages entre le pays d'accueil et le pays d'origine. D'autres, enfin, finissent par accepter la nou-

velle réalité, dans laquelle elles pensent avoir un rôle à jouer; à un moment donné, elles coupent avec leur passé; elles y renoncent, ce qui ne signifie pas qu'elles le renient.» Dans ce dernier cas, le deuil – la période où alternent le doute et la certitude, la révolte et l'adhésion, le sacrifice et l'acceptation – est un passage obligé, plus ou moins long.

Carlos a lui-même vécu ce deuil. Sept ans après son arrivée en Suisse, il est retourné en Argentine pour y passer quelques semaines de vacances. «En fait, j'avais une seule intention: organiser un retour définitif.» Mais la confrontation avec un pays, des amis, des parents qui, comme lui, n'étaient plus les mêmes, le firent changer d'avis. «Je me sentais comme un étranger dans ma propre ville.» L'Argentin se résolut alors à faire de la Suisse sa nouvelle patrie – dernière étape d'un deuil qu'il avait, inconsciemment, commencé à faire depuis plusieurs années déjà. C'est en janvier 1976, à Cordoba, sa ville natale, que Carlos «disparaît», sans que les siens ne connaissent son sort. «J'ai été arrêté dans la rue, un matin; on m'a pris mes papiers, on m'a conduit en prison, on m'a torturé. Je n'ai jamais été jugé.» A Cordoba, Carlos était dans son élément. Il y avait sa famille, ses amis; il y enseignait la comptabilité et la géographie; il y était membre d'un syndicat d'enseignants. En prison, Carlos découvre une société dont il ne soupçonnait pas l'existence, dans une ville qu'il croyait connaître. Cette société, il la refuse; il se révolte – étape inaugurale du deuil. L'absence de points de repère et de dialogue, la promiscuité avec les autres «politiques» et les différences de traitement avec les «droit commun», l'inactivité, la surveillance, les sévices, «tout était conçu pour nous plonger dans la folie». De nombreux prisonniers sont assassinés – autres occasions de deuil. «Dans cet enfer, tu te laisses aller au gré des événements, de tes réactions affectives et mentales. Mais la souffrance et la mort, que tu sens toujours présentes autour de toi, ne t'inspirent qu'un seul désir: mourir à ton tour, le plus vite possible.»

Et puis, brusquement, un jour d'octobre 1977, on annonce à Carlos qu'il est libre, mais qu'il doit quitter le pays. Sans transition, il se retrouve dans un avion où le rejoignent sa femme et son fils, qui avait neuf mois lors de sa «disparition» et qui ne le reconnaît pas. A Genève, pays dont il ignore tout, il est reçu – bien reçu – par une institution chargée de l'assistance aux réfugiés. Suit une période difficile; dans ce nouveau monde, étranger, son épouse et son fils, puis le deuxième enfant, sont les points d'ancrage essentiels, uniques. «Je voulais être comme les autres – comme les Suisses –, mais je n'y arrivais pas. Je m'ennuyais à mourir de mon pays.» Pour Carlos, l'Argentine prend une dimension mythique. «Je m'étais donné cinq ans pour y rentrer.» Il cherche à se raccrocher à son passé, gage de son identité. En quelques années, il est passé de l'état d'Argentin à celui de prisonnier, puis d'exilé. «Je devais retrouver une dignité d'être humain, simplement. Comprendre que la police, ici, n'est pas redoutable comme là-bas, qu'une convoca-

tion au contrôle des habitants n'implique pas un danger de mort.»

L'apprentissage de la langue française, la fréquentation d'une église pour hispanophones, puis l'obtention d'un diplôme de dactylographie lui donnent l'occasion de créer des liens sociaux – premier pas vers la sortie du tunnel. «Je comprenais qu'on ne m'avait pas complètement détruit, que j'étais encore capable de prendre des initiatives et de les mener à bien.» Carlos continue cependant de vivre dans le refus de sa nouvelle existence; dans l'idée et dans l'attente du retour, si ancrées en lui qu'après quatre de vie à Genève, l'appartement, considéré comme un lieu de transit, est encore meublé de bric et de broc. Arrive le jour du voyage en Argentine, où le régime s'est libéralisé. Mais à la folle espérance succèdent bientôt la peur et le doute. «J'ai compris que je n'avais plus rien à faire là-bas; mais j'ai aussi compris que je n'avais encore rien fait ici. Je n'étais chez moi dans aucun des deux pays; l'Argentine, je l'avais perdue, et la Suisse, je l'avais en prêt. Pour ne pas devenir un véritable apatride, je devais choisir: renoncer à l'un pour vivre pleinement dans l'autre.»

Comme l'enfant lutte pour se détacher de sa mère et acquérir sa propre identité, il a lutté pour se détacher de son pays natal. Ce processus, qui ne représenta pas un deuil seulement géographique mais aussi – et surtout – sentimental, fut long et douloureux. Pour se forger de nouvelles racines, il a dû rompre avec son passé.

Aujourd'hui, à quarante ans, Carlos Chiappero se considère comme un «ressuscité». Dans son travail avec les requérants d'asile, il utilise son expérience; il rend positif ce qui a été dramatique. Toujours en possession du passeport argentin, il a droit au permis C. Ultime obstacle à la naturalisation, le fait qu'il faille l'acheter. «Comme n'importe quelle opération commerciale! J'ai peur qu'un rapport affectif soit ainsi cassé.» Pourtant, Carlos se sent tellement genevois qu'il souffre de ne pas pouvoir dire ses opinions, s'engager politiquement, manifester mieux sa solidarité.

Sa bonne intégration n'est pas une simple assimilation. Elle ne l'empêche pas de revendiquer ses origines ni d'expliquer à ses enfants, avec lesquels il parle en espagnol, d'où il vient et qui il est. Le deuil a été vécu dans toute son intensité, condition de la renaissance. ■

LAURENCE CHAUVY



Carlos Chiappero sait, par sa propre et amère expérience, ce que peut ressentir un homme ayant perdu sa patrie. L'Argentin, instituteur de son état, fut arrêté en pleine rue en 1976 et expatrié en Suisse après deux ans d'emprisonnement et de torture. Au bout de sept années d'exil, il fut autorisé à rentrer au pays. Il découvrit alors que sa patrie était, par sa vie quotidienne, devenue terre étrangère pour lui (photo de gauche: une scène villa-geoise).

PHOTOS: PRISMA/VASALLI
ANDREAS
PASCAL VOLERY